

des spectateurs, sur un fauteuil dont le dossier est fort élevé. Ce trône est recouvert d'un baldaquin. M. Ingres a exposé en 1827 un petit tableau qui donne une idée parfaitement juste de cette cérémonie et de la chapelle Sixtine.

Le long du mur, à gauche, sont assis, revêtus de leur robe rouge, les cardinaux évêques et prêtres. Les cardinaux diacres, en fort petit nombre, se placent à la droite du spectateur et vis-à-vis du pape. La messe papale est le rendez-vous de tous les courtisans. Une assez grande quantité de moines a droit d'y assister, et n'y manque pas. Ce sont les généraux d'ordre, les *procureurs*, les *provinciaux*, etc. Ces derniers personnages ne sont séparés du public que par une barrière de cinq pieds de haut, en planches de noyer. Il n'est point difficile à un étranger un peu adroit de lier conversation avec eux. Si l'étranger veut s'occuper à professer une admiration sans bornes pour les jésuites, il verra la plupart de ces moines, et surtout ceux qui sont habillés de blanc, comme le cardinal Zurla, trahir une antipathie bien décidée pour les disciples de Loyola.

Ces conversations ont lieu avant le commencement du service divin et pendant qu'on attend le pape. On voit arriver successivement tous les cardinaux. Chacun de ces messieurs, en entrant dans la chapelle, va se mettre à genoux sur un prie-Dieu placé en face de l'autel, et y reste trois ou quatre minutes, comme enseveli dans la prière la plus fervente; plusieurs cardinaux s'acquittent de cette cérémonie avec beaucoup de dignité et d'onction. Parmi les plus dévots nous avons remarqué ce matin le cardinal Castiglioni, grand pénitencier, et le beau cardinal Micara, général des capucins : celui-ci conserve la barbe et l'habit de son ordre; il en est de même de tous les cardinaux moines; ils ne sont cardinaux que par la calotte rouge.

Nous avons remarqué parmi les courtisans deux moines vêtus de blanc, dont le costume est fort élégant. Ces messieurs ont eu la bonté de nous nommer les cardinaux qui entraient. Il est important d'être vêtu avec beaucoup de soin; ces bons moines sont fort curieux d'examiner les croix et les décorations, et ne pressent un homme que par l'habit.

30 décembre 1828. — Nous faisons des visites d'adieu à quelques monuments dont j'ai oublié de parler. Nous sommes allés ce matin, par un beau froid, à l'église de Sainte-Agnès hors des murs; c'est un des plus jolis buts de promenade.

A environ un mille hors de la porte Pia, on aperçoit une petite église dans laquelle on descend par un magnifique escalier de quarante-cinq marches, sur les murs duquel on voit, à droite et à gauche, plusieurs inscriptions sépulcrales. Cette façon d'entrer dans l'église rappelle d'une manière frappante la fin des persécutions contre les chrétiens et le siècle de Constantin qui l'a bâtie. Nous avons retrouvé ici ce respect pour les antiquités chrétiennes qui quelquefois saisit nos cœurs, malgré le souvenir de ce que les chrétiens ont fait quand ils ont été les plus forts ¹.

L'église de Sainte-Agnès a trois nefs, formées par seize colonnes antiques, dont dix sont de granit, quatre de *porta santa*, et deux de marbre violet; ces dernières chargées de moulures. Le portique supérieur, formant tribune, est soutenu par seize colonnes de moindre grandeur.

Le maître-autel est charmant; il est décoré d'un baldaquin et de quatre colonnes de porphyre; au-dessous se trouve la statue de sainte Agnès; le torse appartient à quelque statue antique d'albâtre oriental.

¹ Histoire fort intéressante de l'auto-da-fé de 1680 à Madrid, par Dall' Olmo; in-folio en espagnol.

Tout est précieux dans cette jolie église. La tribune est ornée d'une ancienne mosaïque du temps d'Honorius 1^{er}; on y lit le nom de sainte Agnès. Nous avons remarqué sur l'autel de la Madone une tête du Sauveur, que je croirais volontiers de Michel-Ange. Il y a dans cette même chapelle un beau candélabre antique. Sainte-Agnès se rapproche beaucoup de la forme de ces basiliques qui jouaient un si grand rôle dans l'emploi de la journée des Romains.

Anastase le bibliothécaire, cet auteur indiscret qui raconte l'anecdote de la papesse Jeanne, dit que Constantin le Grand, après avoir bâti l'église de Sainte-Agnès, fit ériger à côté un baptistère de forme ronde, dans lequel les deux Constances, sa sœur et sa fille, reçurent le baptême. On a découvert dans ce baptistère, qui s'appelle aujourd'hui l'église de Sainte-Constance, un sarcophage de porphyre, sur lequel sont sculptés en bas-relief des génies avec des grappes de raisin. Pie VI l'a fait transporter au musée du Vatican.

Quelques savants prétendent que ce baptistère a été un temple de Bacchus, parce qu'on voit sur la voûte de la nef circulaire une mosaïque d'émail, représentant des génies avec des grappes de raisin. Mais souvent les chrétiens de la primitive Église ont adopté cet ornement; mais ce bâtiment appartient aux temps de la décadence extrême. Jamais, pendant que le paganisme régnait, l'architecture n'est tombée aussi bas.

En 1256, le pape Alexandre IV reconnut que le corps placé dans le sarcophage dont nous avons parlé était celui de sainte Constance; il le fit placer sous le grand autel et convertit cet édifice en église. Elle est de forme ronde et a soixante-neuf pieds de diamètre; l'autel est au centre et la coupole est soutenue par vingt quatre colonnes de granit, d'ordre corinthien, accouplées; exemple unique peut-être dans l'antiquité. L'espace qui est entre ces colonnes et le mur circulaire de l'édifice

forme une galerie sur la voûte de laquelle on remarque des mosaïques qui représentent des génies, des raisins, et les travaux de la vendange. Tout autour de ce bâtiment curieux, il y avait un corridor qui, aujourd'hui, est presque entièrement détruit.

Dans le siècle dernier, on a pris pour un hippodrome de Constantin une enceinte de forme oblongue, qui fut construite au septième siècle, peut-être dans un but de défense militaire.

En rentrant dans Rome, nous sommes allés revoir cette ruine pittoresque qu'on appelle le temple de Minerva Medica. On la dirait arrangée exprès pour servir de sujet à quelque'une de ces belles estampes anglaises qui prétendent représenter l'Italie et où tout est faux, excepté les lignes des monuments. On a dit que cette voûte nue suspendue dans les airs appartenait à la basilique de Caius et Lucius, érigée par Auguste, ou au temple d'Hercule Callaïcus, bâti par Brutus. On vint ensuite à y découvrir cette fameuse statue de Minerve avec un serpent à ses pieds, que Pie VII a achetée de M. Lucien Bonaparte (maintenant dans le Braccio nuovo au Vatican); de là le nom actuel, Minerva Medica.

Il me semble que ce bâtiment fut tout simplement un pavillon élevé par quelque riche Romain au milieu de ses jardins. Le style de la voûte et des murs qui la soutiennent semble annoncer le siècle de Dioclétien.

Cette ruine, que l'on aperçoit de fort loin, au milieu des jardins, à l'orient de la belle rue droite qui de Sainte-Marie-Majeure conduit à la basilique de Santa-Croce in Gerusalemme, est de forme décagone (elle a dix angles), et, la distance d'un angle à l'autre étant de vingt-deux pieds et demi, la circonférence totale est de deux cent vingt-cinq pieds. On y trouve dix fenêtres et neuf niches pour des statues. Outre la statue de Minerve, on y a découvert sous Jules III les statues d'Escu-

lape, de Pomone, Adonis, Vénus, Faune, Hercule et Antinoüs. La voûte de briques qui fait tout le pittoresque de cette ruine vient d'être restaurée sous Léon XII.

Les thermes de Titus, de Domitien, de Trajan et d'Adrien ne sont probablement qu'autant de parties séparées d'un vaste édifice où les Romains trouvaient des jardins, des bains, des bibliothèques, et par-dessus tout le plaisir de la conversation. Il s'étendait depuis le Colysée jusqu'à l'église de Saint-Martin. Il faudrait vingt pages de description pour donner une idée un peu nette de ces ruines; c'est plus qu'elles ne valent.

Les étrangers vont chercher aux thermes de Titus de petites peintures à fresque délicieuses. Ce sont des arabesques. Elles appartenaient à des salles de la Maison de Néron qui servirent plus tard de *substructions* aux thermes de Titus. On a dit que Raphaël, après avoir profité de ces ouvrages pleins de grâce, pour les arabesques du Vatican, avait fait remplir de terre les chambres et corridors où ils se trouvent; c'est une calomnie. Ces souterrains, après avoir été oubliés vers le commencement du dix-huitième siècle, furent découverts en 1776 par Mirri. En 1811, Napoléon a fait exécuter ici des travaux considérables. On découvrit, à cette époque, une chapelle bâtie dans ces thermes au sixième siècle, et dédiée à sainte Félicité.

Près des thermes de Titus se trouvait le palais de ce prince; on y voyait un groupe célèbre de *Laocoon*. Celui que nous connaissons a été découvert sous Jules II, précisément dans le lieu occupé par ce palais entre Sainte-Marie-Majeure et les *sept salles*.

Les *sept salles* étaient un réservoir d'eau, *piscina*, construit probablement avant les thermes de Titus. Cet édifice avait deux étages, dont le premier est sous terre. L'étage supérieur est divisé en neuf corridors. Les murs sont fort épais et recouverts d'un double enduit: le premier est un mastic imper-

méable; le second a été formé par une déposition calcaire laissée par les eaux. M. Raphaël Sterni, cet excellent architecte, nous faisait admirer la disposition savante des portes qui ne diminuent point la force des murs. Le corridor du milieu a douze pieds de largeur, trente-sept de long, et huit de haut.

Les thermes les plus grands de Rome furent construits par Dioclétien, cet homme singulier qui préféra au pouvoir suprême la culture de ses laitues, et par son collègue Maximien. Ils furent dédiés par Galerius et Constance. Trois mille deux cents personnes pouvaient se baigner à la fois dans ces thermes, qui formaient un carré de mille soixante-neuf pieds de côté. On trouve aujourd'hui dans ce carré des greniers bâtis par Clément XI, les églises de Saint-Bernard et de Sainte-Marie-des-Anges, deux grandes places, des jardins, une partie de la villa Massimi, etc., etc. Nous sommes allés revoir l'amphithéâtre Castrense, ainsi nommé parce qu'il était destiné aux combats des soldats contre les bêtes féroces. On reconnaît que cet édifice était environné d'un double étage de demi-colonnes et de pilastres corinthiens. Il servit pour l'enceinte d'Honorius. Lors des fouilles faites en dernier lieu, on a trouvé des caves remplies d'ossements de gros animaux.

Nous sommes arrivés à la porte Majeure, remarquable par ses longues inscriptions. Les anciens avaient la coutume d'orner avec magnificence leurs aqueducs dans les endroits où ces monuments traversaient les voies publiques. Dix-neuf grandes routes partaient de Rome; un grand nombre d'aqueducs y apportaient des eaux; vous concevez de combien de monuments dans le genre de la porte Majeure cette terre était chargée quand Properce et Tibulle la regardaient.

Claude amena dans Rome deux sources d'eau. L'un des aqueducs avait quarante-cinq milles de long, et l'autre soixante-

deux. C'est ce que nous apprend l'une des inscriptions, les deux autres appartiennent à Vespasien et à Titus.

L'ancien mille romain a cinq mille vingt-trois pieds anglais, et le mille romain moderne quatre mille huit cent quatre-vingt-trois.

Le monument élevé par Claude a deux grands arcs et trois plus petits. Il est construit de gros blocs de travertin placés sans mortier les uns au-dessus des autres. Cette manière de bâtir est vicieuse en ce qu'elle fait éclater les *arêtes* des blocs.

31 décembre. — Nous sommes descendus dans la vallée appelée autrefois *Murcia*, entre les monts Palatin et Aventin. Romulus choisit cette vallée pour y célébrer des jeux magnifiques en l'honneur de Neptune Consus. Le lieu où nous sommes fut le théâtre de l'enlèvement des Sabines. Ici Tarquin bâtit un cirque appelé Circus Maximus. Denys d'Halicarnasse vit ce cirque après que Jules-César l'eut restauré et agrandi, et nous en a laissé une description. Lorsqu'il eut été agrandi de nouveau par Trajan et Constantin, il put contenir quatre cent cinq mille spectateurs.

Ce cirque, comme tous les autres, avait la forme d'une carte à jouer. Un des petits côtés formait un demi-cercle; l'autre décrivait une courbe presque imperceptible. La grande porte d'entrée était dans le demi-cercle.

Vis-à-vis étaient placés les chars attelés qui devaient concourir; le lieu où l'on retenait les chevaux et les chars jusqu'au moment du signal s'appelait *carceres*. Au Circus Maximus, les *carceres* étaient vers le Tibre, et la porte d'entrée du côté de la voie Appienne.

On appela *spina* cette plate-forme longue et étroite qui s'étendait au milieu de l'arène, et autour de laquelle les chars devaient faire sept tours. De petits autels, des statues, des co-

lonnes et deux obélisques égyptiens étaient placés sur la *spina* du Circus Maximus. Aux extrémités de la *spina* se trouvaient les bornes nommées *Metae*.

Metaque fervidis

Evitata rotis.

HORAT.

Excepté du côté des *carceres*, l'arène du Circus Maximus était environnée de portiques placés les uns au-dessus des autres. En avant de ces portiques se trouvaient des gradins.

C'est ici qu'eut lieu la fameuse aventure d'Androclès, qui nous a fait tant de plaisir au collège. Aulu-Gelle raconte qu'Androclès, ayant été exposé aux bêtes féroces pour être dévoré, fut tout à coup reconnu par un lion qui déjà se précipitait sur lui, et auquel il avait arraché une épine du pied en Afrique. Le lion vint le caresser.

Des greniers à foin, des remises et des maisons ont été construits au bas du mont Palatin, sur les restes du Circus Maximus. Les ruines trop informes exigent des gravures, et je renonce à en parler. Ce serait trop d'ennui pour le lecteur; ces sortes de choses, quand on est résolu à ne pas les *exagérer*, ne sont bonnes qu'à voir.

Près d'ici, vers la rue San-Gregorio, se trouvait le fameux Septizonium, bâti par l'empereur Septime Sévère. Quelle était la forme de ce portique magnifique? Tout ce que nous en savons, c'est qu'il avait trois étages, et que Sixte-Quint le fit démolir pour employer les colonnes à la basilique de Saint-Pierre. Le Septizonium fut probablement une des portes du palais des Césars.

Après avoir revu les thermes de Caracalla, nous avons visité le cirque de Caracalla, qui désormais va s'appeler le cirque de Romulus; car on prétend qu'il fut construit, vers l'année 511,

en l'honneur de Romulus, fils de Maxenco. Près de la porte principale, vous trouverez l'inscription de laquelle on déduit ce fait.

Ce cirque a été déterré par ce fameux marchand de rubans de fil, si connu sous le nom de duc de Bracciano. Depuis Samuel Bernard jusqu'à M. Bouret, aucun enrichi français n'a fait de telles choses pour les arts. Je ne leur en fais point un crime; je note les différences des caractères nationaux.

Ce cirque déterré par M. Torlonia donne une idée parfaite des cirques anciens, tels que je viens de les décrire à propos du Circus Maximus. Les murs sur lesquels les gradins étaient appuyés ont été découverts, ainsi que la grande porte. Il a fallu enlever quinze pieds de terre. On voit ici la *spina*; on aperçoit encore les soubassements des bornes (*metæ*) placées aux extrémités de la *spina*.

On remarque dans les voûtes de cet édifice beaucoup de vases de terre cuite. Cette pratique est raisonnable, elle allégeait les voûtes; mais on n'en trouve d'exemple que vers l'époque de la décadence complète de l'architecture. Ce cirque est contemporain de l'arc de Constantin.

Il avait mille cinq cent vingt-quatre pieds de long et huit cent quatre-vingt-quinze de large; il ne pouvait contenir que vingt mille spectateurs, et n'avait pas dix rangs de gradins. La *spina* n'est pas sur le grand axe du cirque, et, du côté opposé aux *carceres* d'où partaient des chars, se rapproche de trente-trois pieds du côté gauche, afin de donner aux chars plus de facilité pour tourner, lutter de rapidité et se devancer.

Au milieu de la *spina* était l'obélisque que vous voyez à la place Navone. Chaque course était de quatre chars attelés de deux ou de quatre chevaux. La sottise de Néron a rendu célèbres les couleurs des habits des cochers, il y avait quatre divisions : les bleus, les verts, les rouges et les blancs.

Les Romains aimaient les courses de char avec fureur. L'immortel Vigano, si inconnu en France, nous a rendu ce spectacle au premier acte de l'admirable ballet de la *Vestale*¹.

Il nous restait un peu de jour : nous en avons profité pour descendre dans la prison Mamertine et Tullienne.

Ancus Martius, quatrième roi de Rome, était pauvre, et construisit cette prison dans une ancienne carrière; Servius Tullius y ajouta une prison creusée au-dessous de la première et qui fut destinée aux grands criminels. De son nom elle fut appelée Tullienne.

Cet édifice est composé de grands quartiers de pierres volcaniques. Sa façade vers le Forum a quarante pieds et demi de long sur dix-neuf de haut. Une sorte de frise construite en travertin présente les noms des consuls C. Vibius Rufinus et M. Cocceius Nerva, qui ont restauré cette prison l'an 22 de J. C. et de Rome 775.

Nous avons trouvé que la prison supérieure a vingt-cinq pieds de long, dix-huit de large et treize de haut. Les prisonniers y étaient descendus au moyen d'une corde et par un trou rond pratiqué dans la voûte.

On les introduisait de la même manière dans la prison inférieure, qui a dix-huit pieds de diamètre et six de hauteur.

Du côté du Forum étaient les *scalæ gemoniarum*, ainsi appelées à cause des gémissements des malheureux qu'on menait en prison; c'est comme le Ponte de' Sospiri, à Venise. Près de ces degrés on jetait les cadavres des criminels pour effrayer le peuple.

Ce fut dans cette prison que Jugurtha périt de faim. Elle a vu Syphax, roi de Numidie, et Persée, roi de Macédoine. On prétend que sous Néron saint Pierre fut enfermé ici pendant

¹ Donné à Milan en 1818.

neuf mois ; rien de plus faux suivant les écrivains protestants. Les escaliers intérieurs sont modernes, au-dessus de cette prison est la petite église de San-Giuseppe.

Ce soir, chez madame de T***, l'aimable don F. C. s'est moqué de deux ou trois mauvais poètes ultra-libéraux. Ces messieurs copient en tout Alfieri, jusqu'à sa sottise colère contre les Français. Alfieri, tête étroite, ne pardonna jamais à cette révolution qui devait donner les deux chambres à l'Europe et à l'Amérique de lui avoir confisqué à la barrière de Pantin quinze cents volumes reliés en veau. Il me semble que tous ces mauvais poètes libéraux d'Italie ont la tête encore plus étroite que les *Country squires* Anglais. Ces rimeurs ne comprennent absolument rien que ce qu'ils ont lu dans Alfieri et le Dante. Ils haïssent tout le monde, mais je crois encore plus les Français que les Autrichiens.

Nous avons fait venir de Milan les partitions des ballets de Vigano. Ce grand homme avait choisi et arrangé les airs convenables pour redoubler l'effet des passions que ses ballets représentent. Madame Lampugnani joue ces partitions d'une manière admirable, et elles me semblent réussir beaucoup auprès du petit nombre d'amateurs véritables admis à nos soirées. Pour y avoir accès, il faut admirer Cimarosa d'une façon ridicule. Ce soir monseigneur N. me disait d'un air de triomphe, une *Gazette de France* à la main : « Votre gouvernement représentatif parle sans cesse d'économies ; vous en agissez comme les fils de famille mauvais sujets, vous empruntez tout l'empruntable et ne cesserez de vous livrer à de folles dépenses que lorsqu'on ne voudra plus vous prêter. » — Rien de plus vrai.

1^{er} janvier 1829. — Depuis notre retour de Naples, nous avons vu plusieurs tableaux précieux que l'on a des raisons pour ne montrer à aucun voyageur. Nous devons cette faveur

une réputation de discrétion, et surtout aux charmantes gravures de M. Tony Johannot. On nous envoie de Paris tout ce que publie cet aimable artiste, et nous avons offert ces estampes si pittoresques et si spirituelles à ceux de nos amis romains qui aiment les miracles du clair-obscur. Une surface grande comme un écu de cinq francs donne une idée nette et noble.

Lorsque j'étais à Naples, en 1824, j'allai voir la bataille d'Aboukir de M. Gros. Ce chef-d'œuvre n'était pas à la mode à cause de la figure du roi Murat. Mais, dans l'espoir d'obtenir quelques *carlins* de la curiosité des étrangers, le custode avait déroulé cette toile immense. Elle gisait étendue sur le plancher d'une vaste salle, et l'on marchait dessus pour aller reconnaître la figure du fameux ingrat fusillé à Pizzo. Ce bel ouvrage, où il y a tant à louer et à blâmer, n'a point réveillé les peintres de Naples. Par la chaleur de l'exécution, par l'exagération même du groupe principal, par l'action aisée à comprendre et frappante pour le lazzaroni comme pour le philosophe, on eût pu croire que ce tableau les tirerait de leur peur. Rien n'y a fait. Ils auraient vu la *Peste de Jassa* qu'ils seraient restés maniérés et plats comme devant.

Excepté M. Hayez de Milan, et peut-être M. Palaggi, les peintres vivants d'Italie ne peuvent le disputer aux nôtres. Nous n'avons rien vu de comparable à la *Mort d'Élisabeth* et au *Cardinal de Richelieu menant Cinq-Mars au supplice*, de M. Delaroche. Les Romains eux-mêmes reconnaissent la supériorité de M. Schnetz. Il est singulier que tant de vérité et de succès ne les tire pas de la froide imitation de MM. Benvenuti et Cammucini, eux-mêmes froids imitateurs de David.

Ils ont vu M. Court faire à Rome les *Obsèques de César*, et n'ont pas eu l'idée de revenir à la vérité et d'abandonner le genre théâtral.

L'état actuel de la société à Paris n'admet pas les travaux qui exigent de la lenteur et de la patience. Je ne sais si c'est la raison pour laquelle les gravures de MM. Anderloni, Garavaglia, Longhi, Jesi, l'emportent sur les nôtres.

Rien n'est peut-être plus agréable dans un voyage que l'étonnement du retour. Voici les idées que Rome nous a données à Paris.

Nos compagnes de voyage ne peuvent concevoir que l'on ne fasse pas un portique de huit colonnes dans le genre de celui du Panthéon de Rome, pour cacher la vilaine porte du Louvre et ses *ails de bœuf* du côté des Tuileries.

Elles ne comprennent pas que nos architectes soignent si peu dans leurs édifices la ligne du ciel (le contour qui se détache sur le ciel). Pour supprimer la vue hideuse des cheminées, il suffirait, en laissant l'élévation de l'intérieur telle qu'elle est, de multiplier les façades par vingt et un vingtièmes.

Tous nos palais plus bas que les maisons voisines leur semblent plats.

Les magnifiques colonnes de la Bourse, qui conduisent à une salle formée d'arcades et de simples piliers, leur paraissent un contre-sens plaisant.

Pourquoi ne pas planter les quais de distance en distance? pourquoi dans cent ans d'ici ne pas couper en deux ou trois endroits la terrasse du bord de l'eau aux Tuileries? En dehors du jardin royal on aurait trois collines avec des échappées de vue sur la Seine. Le talus planté de ces collines descendrait jusqu'au fleuve.

A Rome, choqués par quelque crime ou délit, nous disions souvent : « Pourquoi ne pas établir notre Code civil, des administrations raisonnables à la française? » etc. De retour à Paris, nous voyons les embellissements qui auront lieu d'ici à cent ans; si toutefois les économies du budget et la tristesse répu-

blicaine ne paralysent pas tout ce qui dans les arts s'élançe au delà de la peinture de portrait ou de la statue pour le tombeau d'un éloquent député.

6 janvier 1829. — Je viens de montrer Rome à un jeune Anglais de mes amis qui arrive de Calcutta, où il a passé six ans. Son père lui a laissé dix mille francs de rente, et il était déshonoré auprès de ses amis de Londres, parce qu'il annonçait l'intention de vivre en philosophe avec cette petite somme et sans rien faire pour augmenter sa fortune. Il a fallu partir pour les Indes ou s'exposer au mépris de toutes les personnes de sa connaissance.

Il m'a présenté à M. Clinker; c'est un Américain fort riche qui a débarqué il y a huit jours à Livourne avec sa femme et son fils. Il habite Savannah et vient voir l'Europe pendant un an. C'est un homme de quarante-cinq ans, de beaucoup de finesse, et qui ne manque pas d'un certain esprit pour les choses sérieuses.

Depuis trois jours que je le connais, M. Clinker ne m'a pas fait une question *étrangère à l'argent*. Comment augmente-t-on sa fortune ici? Quand on a des capitaux inutiles dans l'industrie qu'on a entreprise, quelle est la manière la plus sûre de les placer? Combien en coûte-t-il pour avoir un bon état de maison? Comment faut-il s'y prendre pour n'être pas *imposed upon* (attrapé)?

Il m'a parlé de la France. « Ce que j'entends dire, monsieur, est-il vrai? Serait-il possible qu'un père ne fût pas le maître absolu *of his own money* (de son propre argent), et que votre loi le forçât à en laisser une certaine part à chacun de ses enfants? »

J'ai montré à M. Clinker les articles du Code relatifs aux testaments. Son étonnement a été sans bornes; il répétait tou-

jours : « Quoi ! monsieur, vous frustrez un homme du droit de disposer de son propre argent, de l'argent *qu'il a gagné!* »

Toute cette conversation avait lieu en présence des plus beaux monuments de Rome. L'Américain a tout examiné avec ce genre d'attention qu'il eût donné à une lettre de change qu'on lui aurait offerte en paiement ; du reste il n'a absolument senti la beauté de rien. A Saint-Pierre, pendant que sa jeune femme, pâle, souffrante et soumise, regardait les anges du tombeau des Stuarts, il m'expliquait la manière rapide dont les canaux se font en Amérique ; chaque riverain soumissionne la partie qui traverse sa propriété. « La dépense définitive, ajoutait-il d'un air de triomphe, est souvent inférieure à celle du devis ! »

Enfin, de la conversation de ce riche Américain, il n'est jamais sorti que ces deux paroles de sentiment : « *How cheap! how dear!* — Combien cela est bon marché ! combien cela est cher ! » M. Clinker a réellement un esprit fort subtil, seulement il parle par sentences comme un homme accoutumé à être écouté. Ce républicain a beaucoup d'esclaves.

Suivant moi, la liberté détruit en moins de cent ans le *sentiment des arts*. Ce sentiment est immoral, car il dispose aux séductions de l'amour, il plonge dans la paresse et dispose à l'exagération. Mettez à la tête de la construction d'un canal un homme qui a le *sentiment des arts* : au lieu de pousser l'exécution de son canal raisonnablement et froidement, il en deviendra amoureux et fera des folies.

J'ai accompli un devoir en passant trois jours avec le riche Américain ; la société de cet homme m'avait profondément attristé. Pour jouir des contrastes, je l'ai présenté à monsieur N^{***}. Ces deux hommes s'abhorrent.

M. Clinker est venu de New-York à Livourne et de Livourne à Rome avec un jeune Péruvien qui arrivait de Smyrne. Un

riche Français donna, il y a un an, un bal magnifique à Smyrne ; un grand seigneur turc, ami du Français, y vint ; le Français, à la fin du bal, lui demandant son avis, le Turc parut surpris de trois choses.

« Comment, mon ami, dansez-vous vous-même, lorsque, riche comme vous l'êtes, vous pouvez payer des gens pour danser à votre place ? Je ne vous croyais pas si riche. Parmi les femmes qui sont ici, quatre-vingts peut-être sont fort jolies et doivent vous avoir coûté bien cher. »

Le Turc pensait que toutes les femmes qu'il avait vues paraître appartenaient à son hôte ; il le croyait si bien, qu'il lui dit, en forme d'avis : « Quelques cajoleries que me fissent mes femmes, je ne souffrirais jamais qu'elles parussent avec des robes aussi décolletées. »

Ce matin nous avons rencontré à la villa Ludovisi, vis-à-vis la sublime fresque du Guerchin, M. Constantin, le célèbre peintre en porcelaine. C'est l'homme de ce temps qui a le mieux connu Raphaël et qui l'a le mieux reproduit.

(A notre retour en France, nous venons de voir, à Turin, chez M. le prince de Carignan, douze admirables copies sur porcelaine de tout ce que Florence a de plus beau. Le portrait de Léon X par Raphaël, la *Poésie* de Carlo Dolci, la *Vénus* du Titien, le *Saint Jean dans le désert* (probablement esquissé d'après la figure d'un jeune nègre), nous ont semblé au-dessus de tous les éloges. M. Constantin ne donne dans aucune des petites modernes : *il ose être simple.*)

12 janvier 1829. — Un Allemand de nos amis s'occupe d'un ouvrage qui me fait trembler pour la gloire de tous les prétendus savants qui parlent de Rome. M. Von S^{**} a fait la liste de toutes les ruines qui existent à Rome et dans la campagne à dix lieues de distance dans tous les sens.